

Les écritures du moi et la fiction

Bruno Roy

Number 148, Winter 2008

Les genres littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, B. (2008). Les écritures du moi et la fiction. *Québec français*, (148), 78–79.



*Tout est vrai même si rien de ce que
je vous raconte n'est arrivé.*

Hunter S. Thompson

Je ne pourrai dire la vérité que dans une fiction.

André Gide

Les écritures du moi et la fiction

par Bruno Roy*

Le Caravage, *Narcisse*, 1594-1596.

Il se peut que la façon de raconter notre vie soit mieux servie par sa reconstruction fictive. L'auteur possède alors une motivation qui tantôt relève du témoignage, tantôt de la création. Or, raconter contient toujours sa part de fiction, puisque l'auteur se raconte en résonance avec les dispositions du moment présent. C'est ainsi que celui ou celle qui écrit demeure le maître du sens. Ce qui convient donc d'appeler écritures du « moi » (ou l'écriture intime) relève d'une parole nécessairement personnelle, car l'histoire de notre identité ne peut être que subjective.

Mais voilà ! Si nous respectons notre vie, notre récit comporterait des longueurs. En ce sens, notre vie ne constituerait pas ce qu'on appelle « un bon livre ». « Un livre, affirmait Jean Cocteau, a une histoire ou il n'en a pas du tout ». Essentiellement, écrire, c'est narrer. Cela veut dire faire des liens, créer des réseaux de sens, donner un « ton », un mouvement d'ensemble.

Quel est donc ce rapport entre l'écriture de fiction et les écritures du « moi » ? Quand je fais de la fiction, répond la romancière Claire Martin, c'est de la fiction ; et quand je dis la vérité, c'est du récit ». Sans jouer à l'érudit et au spécialiste, je vais m'attarder à trois écritures du « moi » : le récit autobiographique, la fiction romanesque et l'autofiction. Nous prendrons acte que ce qui les distingue n'est pas nécessairement ce qui les définit objectivement.

Le récit autobiographique

L'on convient tous que ce terme correspond à une idée générale : l'auteur parle de lui. Dans la succession des événements, il se raconte après coup. Il prétend parler de lui, là où, précisément, il n'est plus. En ce sens, l'autobiographie suppose une réconciliation avec les événements racontés. L'auteur énonce le vrai dans la perspective d'une convergence : celle de sa propre histoire. Le récit autobiographique s'oriente alors vers

une conclusion (réussite ou échec), vers un achèvement. Il rend public l'intérêt de l'auteur pour son « moi ».

La vérité de l'écriture autobiographique, c'est la fidélité de l'auteur envers lui-même. On peut donc penser que cette écriture n'est pas sans risque. Elle peut devenir un « plaidoyer » comme dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. En effet, outre cette quête incessante du « moi », ce qui fait la spécificité de cette écriture, rappelle Philippe Lejeune, auteur du *Pacte autobiographique*, c'est que le texte s'écrit sous une seule identité : celle de l'auteur, du narrateur et du personnage. Partout, c'est le même « je ». Par ailleurs, je ne déteste pas la définition que Georges Gusford donne de l'autobiographie : « Tout texte rédigé par un individu s'exprimant en son nom pour évoquer des incidences, des sentiments, événements qui le concernent personnellement. De tels documents ont le caractère de témoignages engageant leur auteur à propos de faits qui mettent en

cause sa vie privée et même sa vie publique et sociale, pour autant qu'elle est envisagée du dedans par le sujet de l'aventure¹.

De nos jours, l'écriture autobiographique constitue un élargissement de la pratique d'écriture à laquelle tout le monde peut aspirer. Examinons la chose.

L'écriture romanesque

Fiction : du latin, « fictio », de « fictus », participé passé de « fingere » : feindre... Est-ce que l'on feint d'être ce que nous sommes, ou le sommes-nous vraiment ? Écrire sous un angle créateur, ce n'est pas reproduire la réalité. La fiction : n'être ni dans le vrai, ni dans le faux. Être dans ce qui nous habite. La littérature, elle est là. Lejeune entend par littérature « le désir de construire un objet qui produise un effet sur quelqu'un d'autre – ce qu'on appelle traditionnellement l'art² ». En principe, l'écriture autobiographique est plus près du discours de vérité, et l'écriture littéraire, plus près du discours de beauté, c'est-à-dire du discours à la recherche d'une forme esthétique.

En fait, nous avons trois vies : publique, privée, secrète : la fiction dévoile le *secret*. C'est l'intérêt du roman. Lire une fiction, c'est céder, par jeu, à une convention romanesque. C'est là que les histoires viennent à notre secours. Les histoires nous persuadent que le déroulement temporel peut avoir un sens. L'autobiographie raconte la succession des événements, la fiction les intègre dans une histoire en leur donnant un sens global, c'est-à-dire son unité. « Ce qui constitue le collier, dit Gustave Flaubert, ce ne sont pas les perles, c'est le fil ».

Le défi, ce n'est pas d'avoir des idées, c'est d'en faire un récit organisé. Car dans la fiction, il s'agit moins d'accumuler des émotions ou des vérités que de choisir des étapes, voire des phrases qui font avancer l'histoire. Rappelons que l'œuvre de fiction doit être conçue comme une création, non comme un récit exclusivement surgi de la vie de l'auteur.

L'autofiction

Loin des catégories littéraires habituelles, puisqu'elle tire sa force de cette ambiguïté du récit qui se promène entre le faux et le vrai, « l'autofiction est cette forme romanesque, approximative et florissante, écrit Madeleine Ouellette-Michalska³, qui ne parvient pas à se

définir et à délimiter son territoire avec précision ». Ce dévoilement volontaire de « réalités subjectives » a pour corollaire, même si ce n'est objectivement pas vérifiable, la vie intime de l'auteur. L'écriture exige, ici, de se diriger vers la cohérence, vers le vraisemblable, moins vers la vérité objective.

Sans se restreindre à un discours de vérité, un texte de fiction peut contenir, selon l'expression de Lejeune, un ou des espaces autobiographiques. C'est ce que Serge Doubrovsky, dans son roman *Fils* (1977), a baptisé, à partir d'un mot-valise, « autofiction ». À l'époque, en créant ce néologisme, Doubrovsky voulait parler de fiction d'événements et de faits strictement réels. Ni tout à fait une autobiographie, ni tout à fait une nouvelle ou un roman, le texte peut conserver cependant son caractère de sincérité. C'est ici que le travail de transposition, le « mentir vrai » d'Aragon, intervient. Encore une fois, le « mentir vrai » de l'autofiction a plus de potentiel que la vérité anecdotique.

Ce qui apparaît donc vraisemblable dépend de notre connaissance du monde effectif, voire affectif. Cet autre domaine de la réalité a pour nom « imaginaire ». Celui-ci permet de transformer la réalité, voire de la transfigurer, non de la reproduire, encore moins de la répéter. Par sa fonction de représentation, fiction et autofiction sont toujours une reprise du sens de la vie ; en ce sens, il y a recreation, invention de soi. « Dépassement de soi », comme dirait Ouellette-Michalska. C'est en ce sens que l'auteur, tout en restant dans le champ littéraire, peut mettre sa vie au service d'une autofiction. L'art déguise, comme on le sait. Goethe écrivait déjà en 1831 : « Un fait de notre vie ne vaut pas en tant qu'il est vrai, mais en tant qu'il signifie quelque chose ». Or, justement, c'est la fonction de la littérature de signifier, non de se donner en exemple.

Conclusion

Toute histoire génère un passé, c'est la loi de son avancement. Toute fiction est une simulation qui cherche la fin de l'histoire : la fin, c'est-à-dire son objectif ; la fin, qui veut dire aussi sa conclusion. Certes, on l'a bien vu, toute vie personnelle s'accompagne d'une vision du monde. Entrer dans un univers, c'est-à-dire dans un imaginaire, c'est entrer dans la vision de l'écrivain, dans

son processus d'écriture. Le passé, c'est la vie déjà vécue, alors que l'écriture est dans le moment présent. C'est pourquoi, contrairement à plusieurs récits de vie, la littérature n'est pas un travail sur soi puisque les choses se passent au niveau de l'écriture. Il y a transfiguration, car celle-ci repose sur la sensation d'une vérité, moins sur la leçon à donner, l'hommage à rendre ou la thèse à défendre.

Bref, dans sa nature même, tout texte – biographie, récit, nouvelle, roman, fiction, autofiction, histoire – est relationnel, c'est-à-dire que l'auteur demande au lecteur quelque chose en échange de ce qu'il lui a proposé. De l'aimer, de le reconnaître si c'est une biographie ; de l'apprécier, là où il y a plaisir du texte, si c'est une fiction.

* Bruno Roy, écrivain

Notes

- 1 Georges Gusford, *Les écritures du moi*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, p. 145.
- 2 Philippe Lejeune, « Les écritures du moi », *Magazine littéraire*, n° 11 (mars-avril), 2007, p. 9.
- 3 Madeleine Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ éditeur, 2007 (coll. « Documents »)

